

PASSEPARTOUT

SOREL. 27 AVRIL, 1889.

Martegalades.



Le monopole, cet oppresseur, ce tyran détesté que de fréquentes révolutions économiques n'ont pu encore détrôner complètement, s'est attaqué à tout et à tous.

Ses grands facteurs, l'orgueil et l'intérêt, ont étendu à l'infini leurs profondes racines qui, même de nos jours, persistent à résister à la cognée, puissante et vigilante pourtant, du libre échange et de ses adhérents.

dos d'un habitant de la petite ville, et on disait : "c'est une martegalade." Redire les drôleries, les contes fantastiques, les scènes divertissantes recueillies soigneusement à ce propos demanderait toutes les feuilles blanches de la manufacture Rolland.

Profondément vexé de savoir qu'une réputation aussi humiliante continuait à peser sur les lieux qui l'avaient vu naître, un courageux "martégal" M. A., armateur de sa profession, résolut de démontrer au monde entier que si elle était applicable à la masse, elle supportait, pour tant, des exceptions.

On en rirait, on s'en moquerait, on les flagellerait, mais puis? Puis, on dirait que c'était son œuvre, qu'il avait ébranlé ce tas d'idiots, de sots, donnant ainsi le signal de l'affranchissement de sa race, se montrant fort, fin, roué! Quelle gloire sur son nom, sur sa descendance!



tait! Oui, un troupeau de niais, fidèles à leur renommée, passait sous ses fenêtres.



On en rirait, on s'en moquerait, on les flagellerait, mais puis? Puis, on dirait que c'était son œuvre, qu'il avait ébranlé ce tas d'idiots, de sots, donnant ainsi le signal de l'affranchissement de sa race, se montrant fort, fin, roué!

Ce silence absolu fait rentrer M. A. en lui-même, et lui suggère d'embarrassantes réflexions. Puisque tous sont partis, jusques au dernier, pense-t-il, le fait est peut-être vrai? Son influence n'était pas assez sûre, pour qu'on l'eût cru ainsi sur parole.

Ce voyage ne fut sans profit pour ceux qui l'exécutèrent. La baleine n'obstruait plus le port; on lui avait annoncé l'arrivée des "martégaux" en les lui présentant comme la terreur des mers, et elle était partie tranquillement, sous l'influence d'une fièvre peureuse.

Le brigadier, un normand, ne parut pas mordre à l'hameçon, mais prudent à l'excès, il se borna aux condoléances d'usage, tout en trouvant bon, pour tout prévoir, d'adresser à son capitaine un rapport de ce qu'il venait d'entendre.

La demeure de M. A. ouvrait sur la descente Ste. Anne, et c'était lui qui exul-

térêt, fut comblée de joie par ces résultats dont les bons "martégaux" n'ont pas encore compris la cause.

Pour ne rien garder sur la conscience, à l'heure où il faut faire l'aveu de toutes ses fautes, nous reconnaitrons si nos bienveillants lecteurs le désirent, que nous nous sommes jusques à présent promené dans ledomaine de la fantaisie, mais nous pouvons, en toute franchise, garantir que ce qui nous reste à dire est l'expression de la plus exacte vérité, bien que le fait se passe tous les jours à Martigues.

Cette fois, il s'agit de M. D. constructeur de navire. Il se trouvait un jour à Aix en Provence, et il y dina chez un de ses amis dont la maison était pourvue d'une pompe aspirante et refoulante et chose rare pour l'époque.

Pour avoir epargne une puce.

CONTE PARISIEN.

Due de la Chaussée-d'Antin, tout dernièrement, un marchand de marrons, philosophe humanitaire pour son malheur, était occupé à faire sa toilette, quand il fut mordu par une puce.

—Ce qu'on nomme la vie, dit-il, est-il plus sacré dans un homme que dans une puce? Si tuer l'un est un crime, écraser l'autre doit être au moins un délit, c'est-à-dire un péché.

—Madame, soyez tranquille, lui dit ce dernier, qui était un brutal, nous serons vengés tous deux. Vous pouvez regarder monsieur comme un homme mort.

—Madame, soyez tranquille, lui dit ce dernier, qui était un brutal, nous serons vengés tous deux. Vous pouvez regarder monsieur comme un homme mort.

—Madame, soyez tranquille, lui dit ce dernier, qui était un brutal, nous serons vengés tous deux. Vous pouvez regarder monsieur comme un homme mort.

—Madame, soyez tranquille, lui dit ce dernier, qui était un brutal, nous serons vengés tous deux. Vous pouvez regarder monsieur comme un homme mort.

—Madame, soyez tranquille, lui dit ce dernier, qui était un brutal, nous serons vengés tous deux. Vous pouvez regarder monsieur comme un homme mort.

LE RETOUR DES ROSES.

Mignonne ouvre tes grands yeux bleus, Et vient admirer la nature Qui se réveille au chant joyeux Du rossignol sous la ramure.

Réveille-toi, tendre Ninon, Du ciel vois les apothéoses, L'aube se montre à l'horizon Pour fêter le retour des roses.

Déjà sous la clarté des cieux, On voit renaître la prairie Pleine de petits cris joyeux, Confondus dans l'herbe fleurie, La rose dit je suis l'amour, Qui vient charmer le cœur des belles.

Réveille-toi, tendre Ninon, Car à ces ravissantes choses L'oiseau mêle encore sa chanson Pour fêter le retour des roses.

Déjà tout renaît tour à tour; Réveille-toi, ma toute belle, Avant qu'il ne fasse grand jour, Réponds à l'amour qui l'appelle. Souviens-toi du printemps dernier, Lorsqu'on cueillait dans le feuillage Des roses le long du sentier, Pour les mettre à ton blanc corsage.

Réveille-toi, tendre Ninon! Ouvre tes paupières mal-closes; Allons causer dans le val-lon Pour fêter le retour des roses!

E. GRANGER

DOULEUR!

Pleurez, dit-on, pleurez, cette vie est amère, Le cœur humain y passe impuissant et glacé, L'enfant à la sanglot des bras de sa mère, Dans un cercle de pleurs, l'homme est comme enlacé.

Tout être, vainement poursuivant sa chimère, Se meurtit au chemin que le sort a tracé, Tout bonheur ici-bas est un rêve éphémère, L'homme naît, vit et meurt; dans l'angoisse bercé,

Dans les grands bois pourtant, après les jours de pleur, Tout redevient joyeux quand le soleil essuie Les arbres frissonnants et fait le ciel vermeil.

Ah! les désenchantés auront beau se redire, Ils prétendent que les pleurs font mieux aimer le rire, Et que pour nous le rire est comme le soleil!

A DE K.

UNE HISTOIRE DROLE.....T.

Dans l'été de 1887, un pauvre habitant avait son cheval indisposé. Il fit demander le vétérinaire de sa localité. Celui-ci, grand faiseur d'embarras, qui n'avait pas étudié ni fait son cours pour avoir un diplôme à l'école vétérinaire-Laval de Montréal, mais qui avait passé devant la porte, se rendit à l'invitation de l'habitant. Il alla voir le cheval; il avait emporté avec lui un médicament dont il est l'inventeur breveté, sans garantie du gouvernement.

Le cheval ne mangea pas de la nuit, il souffrait horriblement. Le lendemain, il arrive toujours muni de la fameuse médecine en bouteille; il s'approche du cheval, l'examine, lui ouvre la bouche (en canadien la gueule) saisit la langue pour examiner le larynx. O surprise! en tirant un peu fort, la langue lui reste dans la main, et il tombe sur son.....

Se relevant, il dit avec un aplomb imperturbable: ce n'est pas étonnant, il avait la langue pourrie!.....

Je crois bien, la fameuse médecine avait corrodé la langue, elle était presque détachée.....

O science infuse, voilà de tes coups! Le pauvre habitant a pleuré la mort de son cheval, et c'est tout. Cependant, pour le consoler, l'habile vétérinaire lui dit: vous pourrez tout de même vous en servir, en lui faisant manger de la moule!

Vous croyez, sans doute, qu'il a actionné le vétérinaire?

Point

La langue était pourrie! !!

P.D.L.

Effets de journalisme.

Dans un cabinet de lecture de Montréal, vient tous les soirs un brave homme, qui lit une quantité de journaux. Il est très méthodique.

Il commence par lire le Passepartout; il sourit.

Puis il lit Le Sud; il trépigne. Ensuite L'Electeur; il grince des dents. Après cela La Patrie; il divague.

Enfin La Minerve; alors il montre le poing à la foule.

Un garçon, son ami, lui passe alors L'Etendard; ça le calme..... et ça l'assoupit immédiatement.

PARAGRAMUS.